



M. de Pontailly rendit à Moréal le manuscrit. — Page 55, col. 3.

Il reconnut le roi à son casque brisé, à ses éperons d'or ensanglantés, il le reconnut à l'ardeur avec laquelle il regardait de loin les tours de Montiel. Agénor jeta les yeux autour de lui pour voir si quelque corps d'armée pouvait l'aider à suivre ce précieux fugitif et à couper la retraite à ses quatre cents cavaliers.

Il ne vit que Le Bègue de Vilaine avec onze cents chevaux qui essoufflés prenaient du repos avant de faire comme les autres la poursuite générale.

Bertrand était trop loin à pousser les fuyards et à parfaire la victoire sur tous les points.

— Messire, dit Agénor au Bègue, venez vite à mon aide, si vous voulez prendre le roi don Pedro, car c'est lui qui se sauve là-bas vers le château.

— En êtes-vous sûr ? s'écria Le Bègue.

— Comme de ma vie, messire ! répondit Mauléon ; je reconnais l'homme qui commande ces cavaliers, c'est Caverley ; sans doute il ne fait si bonne escorte au roi que pour le prendre à son aise et le vendre, c'est son état...

— Oui, s'écria Le Bègue, mais il ne faut pas qu'un Anglais fasse ce beau coup lorsque nous sommes là tant de braves lances françaises. — Et se tournant vers ses cavaliers : — A cheval, tous ! dit le capitaine, et que dix hommes aillent prévenir monsieur le connétable que nous allons chercher le roi vaincu vers Montiel.

Les Bretons chargèrent avec tant de furie qu'ils atteignirent les cavaliers de l'escorte.

Aussitôt, le chef anglais dressa sa troupe en deux bandes ; l'une suivit celui qu'on supposait être le roi, l'autre fit ferme devant les Bretons.

— Chargez ! chargez ! criait Agénor, ils ne veulent que gagner du temps pour que le roi entre dans Montiel.

Malheureusement pour les Bretons, un défilé s'ouvrait devant eux ; ils ne purent s'y engager que six par six pour joindre les Anglais fuyards.

— Nous allons les perdre ! il nous échappent ! criait Mauléon, du courage ! Bretons, du courage !

— Oui, nous t'échapperons, Béarnais du diable ! hurla le chevalier anglais chef de cette escorte ; d'ailleurs, si tu veux nous prendre viens !

Il parlait avec cette confiance, parce que Agénor, entraîné par son activité, par sa jalousie, devançait tous ses compagnons et apparaissait presque seul devant les deux cents lances anglaises.

L'intrépide jeune homme ne s'arrêta pas devant ce danger terrible. Il enfonça ses éperons plus avant aux flancs de son cheval blanc d'écume.

Caverley était hardi, et sa férocité naturelle s'accommodait d'ailleurs d'une victoire qui paraissait infaillible.

Placé comme il était au milieu de ces hommes, il attendit Mauléon en s'assurant sur ses étriers.

On vit alors un curieux spectacle, celui d'un chevalier fondant tête baissée sur deux cents lances mises en arrêt.

— Oh ! le lâche Anglais, criait de loin Le Bègue... oh ! lâche ! lâche !... Arrêtez, Mauléon, c'est trop de chevalerie !... Lâche ! lâche Anglais !

Caverley fut emporté par la honte ; après tout, il était chevalier, et devait un coup de lance à l'honneur de ses éperons d'or et de sa nation.

Il sortit des rangs et se mit en devoir de combattre.

— J'ai déjà ton épée, cria-t-il à Mauléon qui s'avancait comme la foudre. Ce n'est pas ici comme dans la caverne de Montiel, et avant peu j'aurai toute l'armure.

— Prends donc d'abord la lance, répliqua le jeune homme en allongeant un si furieux coup de lance que l'Anglais fut désarçonné, brisé, couché par terre avec son cheval.

— Hurrah ! crièrent les Bretons, ivres de joie et s'avancant toujours.

Ce que voyant, les Anglais tournèrent bride et cherchèrent à rattraper leurs compagnons qui s'enfuyaient déjà dans la plaine, abandonnant le roi emporté par son cheval du côté de Montiel.

Caverley voulut se relever, il avait les reins

brisés ; son cheval, en se dégageant, lui envoya une ruade dans la poitrine et le cloua de nouveau sur la terre inondée d'un flot de sang noir.

— Par le diable ! murmura-t-il, c'est fini, je n'arrêterai plus personne... — Me voilà mort.

Et il retomba.

Au même instant toute la cavalerie bretonne arriva, et les onze cents chevaux bardés de fer passèrent comme un ouragan sur le cadavre déchiqueté de ce fameux preneur de rois.

Mais ce retard avait sauvé don Pedro. En vain, avec des efforts héroïques, Le Bègue donna-t-il une âme triple aux hommes et aux bêtes.

Les Bretons coururent avec rage, au risque de crever leurs chevaux, mais ils n'arrivèrent sur les traces de don Pedro qu'au moment où ce prince entra dans la première barrière du château, et en sûreté, car la porte venait de se refermer ; il louait Dieu d'avoir échappé cette fois encore Mothrill, lui, était entré depuis un quart d'heure.

Le Bègue, au désespoir, s'arrachait les cheveux.

— Patience, messire, dit Agénor, ne perdons pas de temps et faites investir la place ; ce que nous n'avons pas fait aujourd'hui, nous le ferons demain.

Le Bègue suivit ce conseil ; il dispersa tous ses cavaliers autour du château, et la nuit tomba au moment où la dernière issue venait d'être fermée à quiconque essaierait de sortir de Montiel.

Alors aussi arriva Duguesclin avec trois mille hommes, et il apprit d'Agénor l'importante nouvelle.

— C'est du malheur, dit-il, car la place est imprenable.

— Seigneur, nous verrons, répliqua Mauléon ; si l'on n'y peut entrer, il faut avouer qu'on n'en peut non plus sortir.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.